



Clara fut prise d'un accès de désespoir qui touchait à la folie. (Page 94 Col. 2.)

L'OISEAU DU DÉSERT

XV

LES BERCEAUX

(Suite)

Pendant que Rachel parlait ainsi, Clara s'était mise à inventorier avec avidité le trésor du petit édifice et examinait une à une les pierres brillantes accumulées devant chaque entrée. Elle cherchait, on le devine, le diamant dérobé par les oiseaux sur la véranda de la maison de Dorling. Ce diamant devait, selon elle, se retrouver là, puisque Tête-de-Crin y avait trouvé déjà la perle de verre également enlevée dans le jardin de l'habitation. Chaque fois qu'un objet étincelait dans le sable, sous un rayon oblique du soleil à son déclin, elle croyait reconnaître la pierre précieuse et s'en emparait d'une main tremblante ; mais, hélas ! c'était toujours un fragment de talc ou de mica, une pépite d'or ou un grain de cuivre natif que les chlamydères avaient recueilli dans quelque gisement inconnu.

Les Australiens, voyant quel intérêt Clara mettait dans ses recherches, crurent devoir l'aider avec obligeance ; chacun d'eux présentait à la jeune fille la chose qui lui paraissait la plus digne de remarque ; mais Clara secouait toujours la tête d'un air chagrin.

— C'est inutile, dit-elle enfin avec tristesse en se redressant ; décidément ce que je cherche ne se trouve pas ici.

— Bon Dieu ! ma chère, que cherchez-vous donc ? demanda Rachel qui, depuis un moment, négligeait de recueillir des curiosités pour sa collection et observait l'agitation extraordinaire de sa compagne.

— Rien, répondit Clara avec une sorte d'égarément. Mais hâtons-nous d'aller fouiller les autres berceaux dont Tête-de-Crin annonce l'existence dans le voisinage... Il faut que nous les visitions tous, et peut-être serons-nous plus heureuses.

— Chère Clara, dit miss Owens timidement, vous

paraissiez fatiguée et les autres berceaux peuvent être fort éloignés d'ici.

— N'importe, il le faut ! répondit Clara.

— Ces berceaux ne sauraient être plus remarquables que celui-ci, et une nouvelle marche à travers les maals excéderait vos forces. D'ailleurs, Clara, il se fait tard ; le soleil ne va pas tarder à se coucher, et il est temps de regagner notre voiture. Nous sommes restés ici beaucoup trop longtemps et nous n'arriverons pas à Dorling avant la nuit close, ce qui pourra fort inquiéter votre mère.

— N'importe ! répéta Clara avec obstination, je tiens à visiter les autres berceaux, ma chère Rachel ; j'y tiens, dussions-nous ne rentrer à Dorling qu'au milieu de la nuit.

Rachel passa son bras autour de la taille de son amie, et l'attira doucement à elle en lui disant d'un ton affectueux :

— Vous voilà retombée dans vos singularités, Clara ; cependant je crois vous comprendre : vous cherchez un objet perdu que vous supposez avoir été enlevé par les chlamydères, n'est-il pas vrai ?

— Eh bien ! je l'avoue, miss Owens, un objet précieux a été ravi par ces oiseaux, et je voudrais le recouvrer, fût-ce au péril de ma vie !

— Cet objet a-t-il donc une si grande valeur ?

— C'est le diamant que me confia M. de Martigny et qui excita si vivement votre admiration. Je l'oubliai un moment sur la véranda du jardin et il disparut. Or, si je ne l'ai pas retrouvé aujourd'hui même, je dois m'attendre aux plus grands malheurs.

Et elle fondit en larmes, à la grande surprise des sauvages, qui ne pouvaient s'expliquer cet attendrissement subit.

Rachel l'embrassa.

— Pauvre amie, reprit-elle, voilà donc la cause du chagrin qui vous mine depuis si longtemps ; voilà le but de ces expériences, de ces préoccupations constantes que j'attribuais à un goût subit pour l'histoire naturelle !... Mais s'il en est ainsi, Clara, poursuivit-elle d'un ton de résolution, nous ne devons pas en effet

nous en tenir à cette première épreuve ; nous allons visiter les autres berceaux et sur-le-champ... Un diamant de douze mille dollars !

— Ce n'est pas seulement la valeur du diamant qui me fait désirer de le recouvrer, répondit Clara en essuyant ses yeux ; j'ai pris un engagement terrible... Mais vous en savez assez Rachel ; et ce n'est pas le moment de vous exposer l'affreuse position où je me trouve... Partons, de grâce, partons au plus vite.

Miss Owens se tourna vers Tête-de-Crin et lui dit dans ce jargon qu'elle employait d'ordinaire avec lui :

— Clara est très satisfaite d'avoir vu ces cowrys ; mais elle croit qu'il y en a de plus beaux encore ; conduisez-nous donc bien vite à leurs berceaux.

Le sauvage paraissait s'attendre à cette demande, et, après s'être concerté un moment avec son monde, il fit ses dispositions pour se remettre en route.

— Aurons-nous à marcher longtemps ? demanda Rachel avec un accent d'inquiétude.

Mais elle reçut la réponse ordinaire, qu'on arriverait dans " un petit temps ; " et cette réponse ne prouvait pas grand'chose, quant à la distance réelle.

On s'enfonça donc plus avant dans le désert. D'abord, Clara montrait une grande ardeur ; mais peu à peu ses mouvements se ralentirent ; évidemment ses forces diminuaient, quoique son courage demeurât le même. Rachel s'en aperçut et lui prit le bras pour la soutenir. Par bonheur on traversait maintenant une région où les maals n'étaient pas très-serrés, et le soleil avait perdu de ses ardeurs dévorantes. Du reste, Tête-de-Crin, qui guidait la troupe ne paraissait nullement songer combien cette marche pouvait être pénible pour de jeunes Européennes. Etranger aux raffinements et aux délicatesses de la civilisation, comment eût-il soupçonné que Clara et Rachel avaient moins de vigueur que ses propres filles aux pieds nus, ou que sa lubra qui, un enfant sur le dos, trotta à son rang sans manifester la moindre fatigue ?

Les souffrances de la pauvre Clara provenaient surtout d'une soif ardente causée par la chaleur et la lassitude. Il lui semblait que si elle avait eu quelques gouttes d'eau pour rafraîchir ses lèvres desséchées, elle eût pu marcher encore. Elle le dit à Rachel fort altérée elle-même par ce long trajet à travers des sables impalpables et qui prenaient à la gorge.

— Comment faire ? répliqua miss Owens ; si je ne me trompe, depuis que nous sommes entrés dans Maals Scrub, nous avons constamment tourné le dos à cette partie du pays où l'on aurait chance de rencontrer un peu d'eau douce. Cependant ces sauvages sont gens de ressources ; je vais leur apprendre ce que nous souhaitons, et peut-être pourront-ils nous le procurer.

Elle appela Tête-de-Crin et lui fit entendre que Clara et elle-même mouraient de soif. L'Australien ne parut pas s'émouvoir beaucoup de cette nouvelle ; il se contenta de se tourner vers son fils aîné en lui disant brièvement :

— Weea.

Et il continua son chemin.

Nez-percé, aussitôt après avoir entendu le mot prononcé par son père, prit deux Calebasses vides que sa mère et une de ses sœurs portaient suspendues à leur côté ; puis, armé seulement de sa hachette, il quitta la bande et disparut dans le bois.

Où allait-il ? S'il lui fallait pousser jusqu'à Walker-Station, Clara et Rachel devaient avoir le temps de mourir de soif, car on n'en était pas alors à moins de deux lieues, et l'on s'en éloignait encore. Toutefois, les voyageuses altérées ne furent pas soumises à une longue attente. Vingt minutes à peine s'étaient écoulées, quand le jeune Australien se retrouva tout à coup auprès d'elles, portant à chaque main une Calebasse dans laquelle plongeait un grand morceau de racine. Elles ne savaient ce que signifiait cet appareil ; mais Nez-Percé, enlevant les racines, montra que les Calebasses étaient à moitié pleines d'une eau fraîche, limpide, d'un goût excellent.

Les deux amies ne songèrent pas d'abord à s'informer comment le pourvoyeur s'était procuré en si peu de temps cette boisson tant désirée ; elles s'empres-